

On s'habitue, c'est tout...

UNE OSCILLATION

PERMANENTE

Geneviève BERGÉ

Écrivaine



Venise sous les eaux. Des images rapidement emportées par le flot de nouvelles ou des images qui font sens ? À chacun de choisir.

Acqua alta. Au mois de novembre dernier, l'eau monte plus que de coutume à Venise. Les images de l'inondation occupent quelque espace dans les médias et sur les réseaux sociaux, mais au fond, sans plus. Pas de manière *eccezionale* comme l'est le niveau de la marée. Rien de comparable à l'émotion suscitée par l'incendie de Notre-Dame de Paris quelques mois plus tôt. En somme, on est habitué. Habitué au phénomène, habitué aux inondations, habitué à ce qu'en Italie les catastrophes se déversent sur le pays, rappelant chaque fois l'incurie de la classe politique et ses graves manquements en matière de gestion du territoire.

LES YEUX MOUILLÉS

Acqua alta. L'eau monte sur la terre. On lit aujourd'hui que tel glacier fond à une vitesse alarmante, mais que tel autre se reforme lentement. On apprendra demain qu'une partie de la Flandre pourrait être inondée si et si, et cela occupera une demi-page de journal. Puis on oubliera, car en somme, on s'est habitué. Habitué au déferlement des mauvaises nouvelles climatiques, habitué aux prescriptions interminablement répétées, surtout les plus minimalistes.

Acqua alta. L'eau me monte aux yeux. Et si je regarde bien, elle monte aux yeux de beaucoup. Car on est habitué, certes, mais aussi : on ne l'est pas. Cela en même temps, dans le même mouvement. Cette oscillation permanente entre le choc et l'oubli, entre la révolte et le retour au quotidien. Entre l'information qui arrive de toutes parts, comme cette eau, cette trop haute marée que rien n'arrête et dont l'activité humaine est en grande partie responsable, et le

retour à la vie de tous les jours. Car il y a le travail, les enfants, un peu de loisir, ce moment où l'eau se retire en somme, laissant les pensées et les émotions un peu bringuebalantes, même s'il faut continuer à avancer, comme on dit, sans qu'on sache toujours bien vers quoi.

JUSQU'À QUAND ?

On suggère de l'Italie qu'elle est le laboratoire politique de l'Europe. Ce qui s'y passe annoncerait ce qui risque d'advenir ailleurs. Je crains pour ma part qu'elle soit seulement l'exemple de ce qui est déjà. Un exemple très lisible, puisqu'une ville célèbre est sous eau et ceci alors qu'on connaît les risques et la menace depuis longtemps. Certaines autorités noient leur responsabilité sous le cynisme ? Une fois encore, on est habitué. Jusqu'à quand ?

En forçant à peine le trait, je dirais bien que la fonte des glaciers et le sort de quelques îles lointaines n'ont produit en Occident que des remous. De quoi s'inquiéter, oui, tout de même, les réunions internationales en sont le témoin, mais pas de quoi inquiéter fondamentalement le monde politique et économique. Pourtant, lorsque l'eau monte à Venise, la menace qui plane sur le monde se fait soudain proche, très proche même. *Acqua alta eccezionale* : tout à coup, les dominants, ceux qui font le monde, perçoivent qu'ils pourraient bien être dominés. Si on ne pouvait plus faire barrage à l'eau ? Si elle rasait tout, y compris les bonnes intentions des déclarations internationales ?

Va-t-on s'habituer à Venise sous les eaux ? Je ne sais. Mais les images nous ont rappelé de manière pressante que s'il ne résout pas tout, le choix politique de chacun importe grandement : qu'il s'agisse d'élire, de surveiller ou de protester. Comme le choix du mode de vie, celui du mode de consommation. Le grand ouvrage censé protéger la cité vénitienne des eaux trop hautes a pour nom MOSE (*Modulo Sperimentale Elettromeccanico*). C'est aussi le nom de Moïse en italien. Un nom qu'il vaudrait mieux ne pas prendre à la légère. ■